

**Jupon pour petite fille de cinq à sept ans.**

**MATÉRIAUX.** — 176 grammes de laine blanche fine; aiguilles de bois n° 7.

Le corsage et la jupe sont faits séparément. Celle-ci a 1 mètre 44 centimètres de largeur, — 40 centimètres de longueur; — le corsage a 15 centimètres de hauteur, et environ 60 centimètres de largeur.

La jupe est composée (comme le corsage) de rayures perpendiculaires; on travaille en *allant et revenant*; on monte 100 mailles, on tricote 13 tours, toujours à l'endroit; la première maille est toujours *levée* (sans être tricotée). La raie suivante forme un réseau.

1<sup>er</sup> tour de cette raie à réseau. \* 4 mailles à l'endroit, — les deux suivantes levées (sans être tricotées), en laissant le brin derrière la maille. — Recommencez depuis \*.

2<sup>e</sup> tour. Toutes les mailles qui ont été tricotées à l'endroit, dans le tour précédent, sont tricotées à l'envers; — les mailles levées sont encore levées, mais le brin doit se trouver devant l'aiguille.

3<sup>e</sup> tour. Comme le 1<sup>er</sup> tour.

4<sup>e</sup> tour. Comme le 2<sup>e</sup> tour.

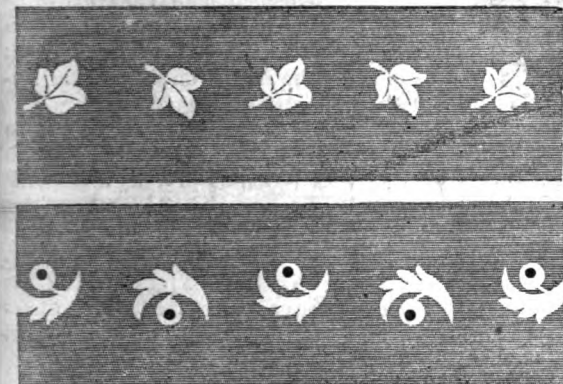
5<sup>e</sup> tour. Comme le 1<sup>er</sup> tour.

6<sup>e</sup> tour. Toutes les mailles sont tricotées à l'envers, même celles qui ont été seulement levées.

7<sup>e</sup> tour. Entièrement à l'endroit.

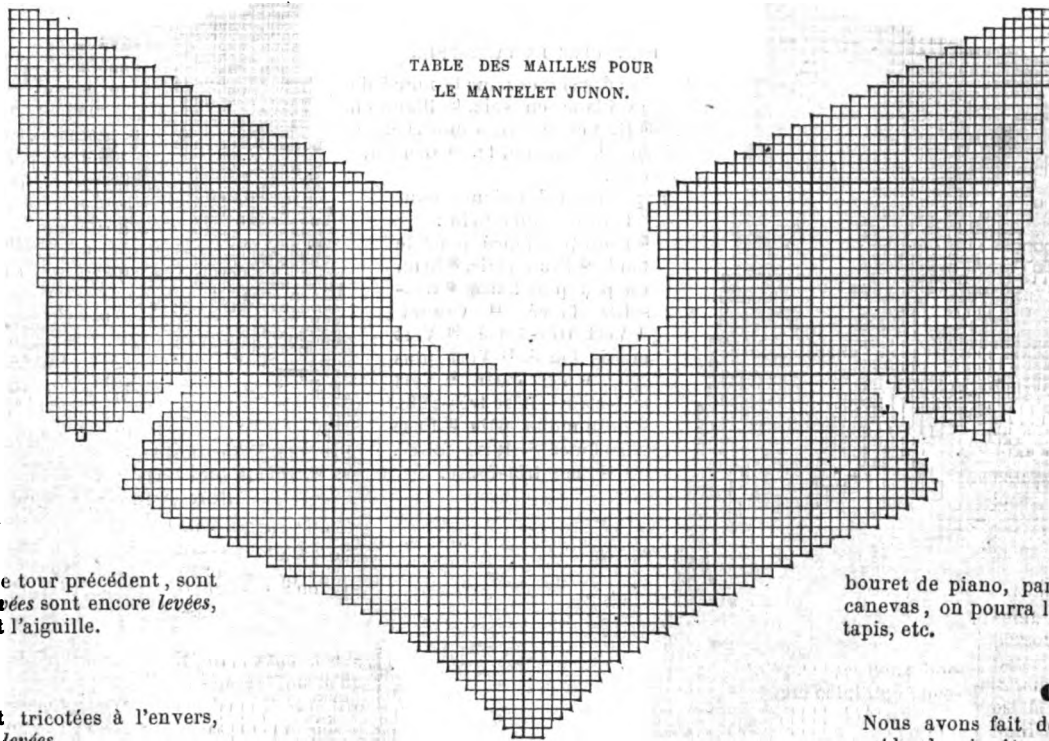
Le premier réseau de la raie est fait; on commence le deuxième réseau, et l'on répète depuis le 1<sup>er</sup> jusqu'au 5<sup>e</sup> tour, mais en contrariant les mailles levées, c'est-à-dire en les plaçant au-dessus des 4 mailles tricotées du précédent réseau; le 1<sup>er</sup> tour est fait cette fois à l'envers; — après le 5<sup>e</sup> tour on fait 2 tours unis qui doivent paraître à l'envers sur l'endroit de l'ouvrage. On fait un troisième réseau, — auquel succède une rayure unie, pareille à la première, et composée de 13 tours, tous à l'endroit. On répète ces raies jusqu'à ce que l'on en ait seize de chaque façon: on sur-

chet l'une sur l'autre, et passant au travers des deux bordures un cordon de laine, terminé, comme celui de l'encolure, par deux glands.

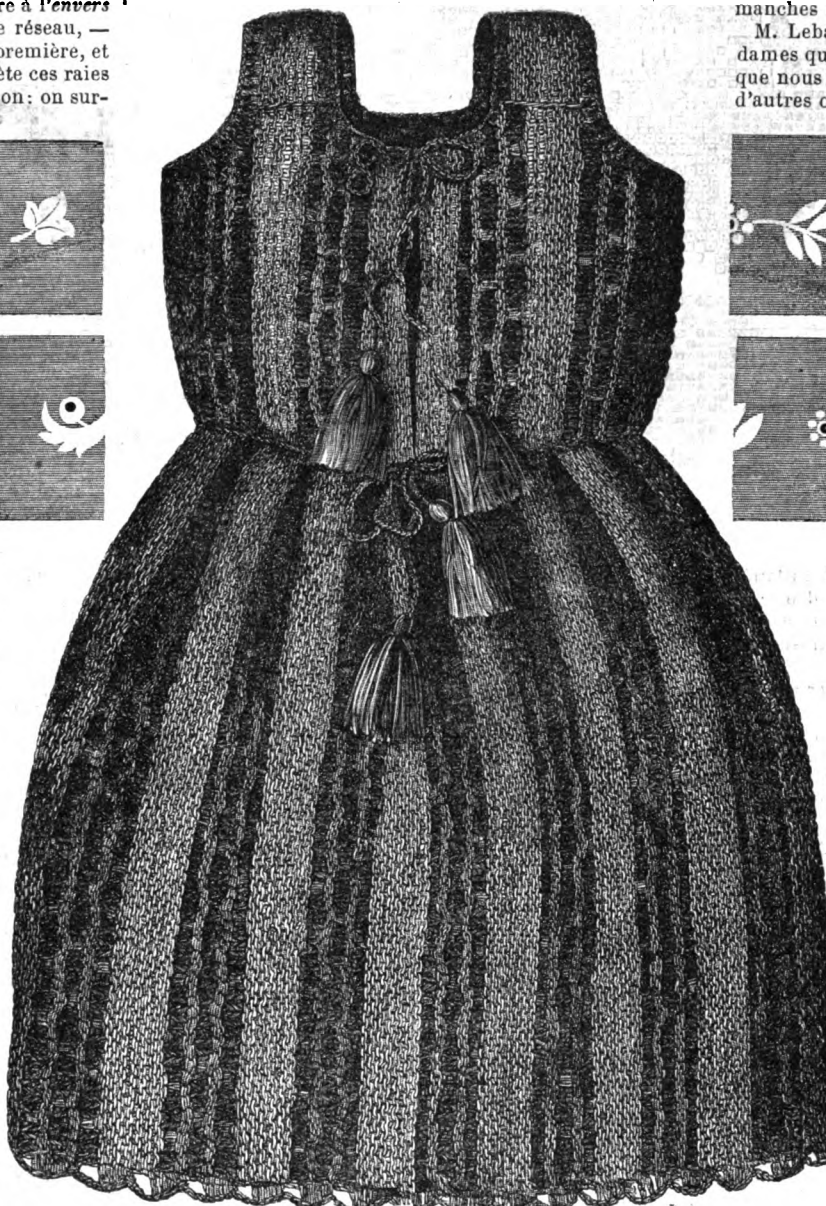


ette, c'est-à-dire que l'on démonte l'ouvrage, et l'on joint en même temps les deux côtés de la jupe, en passant chacune des mailles que l'on surjette au travers de l'une des mailles de la première aiguille. Les 36 dernières mailles sont surjetées comme d'habitude, afin de former la fente de la jupe. On borde la fente et le côté supérieur de la jupe avec des mailles simples, faites au crochet, un peu serrées. Le bord inférieur est fait au crochet, ainsi qu'il suit: une maille simple, — \* 5 mailles en l'air, — une double bride, — une bride, — une demi-bride, — une maille simple. — Recommencez depuis \* jusqu'à la fin du tour; on pique le crochet dans chaque maille de la jupe. — On fait de chaque côté de la fente trois ou quatre petits plis, afin de donner à la jupe la largeur du corsage, puis on fait, au crochet, 1 tour à jours, composé alternativement d'une bride, — 2 mailles en l'air, — en piquant le crochet au travers des plis.

On fait le corsage d'après la table des mailles, au tricot, et en commençant à la place marquée par de petites étoiles. La raie du milieu et les raies des côtés sont unies. On fait au bord du corsage un rang de mailles simples, au crochet. — Pour chaque épaulette, on monte 30 mailles, sur lesquelles on fait 14 tours à l'endroit; puis on démonte; on fait au crochet, sur chaque côté long, un rang de mailles simples, on coud les épaulettes sur le corsage, et l'on entoure celui-ci (en haut et en bas) avec une bordure au crochet, semblable à celle que l'on a faite au bas du jupon; on fait aussi cette bordure dans les entournures. On passe un cordon de laine dans la bordure de l'encolure, et l'on réunit le corsage avec le jupon, en plaçant les bordures au cro-



\*\*\*\*



JUPON POUR ENFANT.

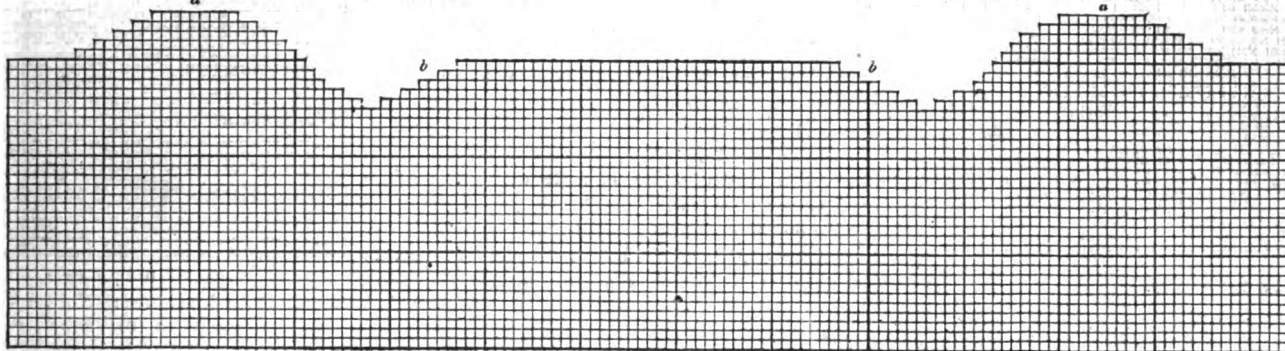


TABLE DES MAILLES POUR LE CORSAGE DU JUPON D'ENFANT.

**Pantoufle en tapisserie.**

**MATÉRIAUX.** — Canevas n° 6; laines assorties.

La grande quantité de couleurs nécessaires à l'exécution de ce joli dessin nous a obligés à employer les mêmes signes pour le nœud de ruban que pour les boutons de roses. Ce nœud est blanc, nuancé en gris, avec des points groseille; les feuilles sont aussi indiquées par les mêmes signes. L'ouvrage sera plus beau si l'on met un peu de diversité dans les tons verts de ces feuilles, en employant, par exemple, cinq nuances d'un vert-jaune pour l'une des feuilles, cinq nuances de vert anglais pour une autre, etc.

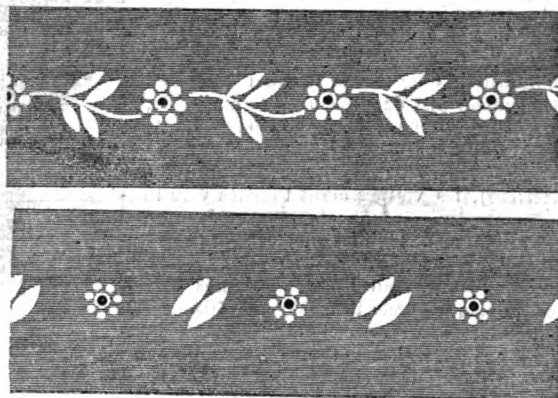
**Deux dessins courants en tapisserie.**

Ces dessins serviront pour coussin de pieds ou de canapé, pour tabouret de piano, pantoufles, etc. Reproduits sur du gros canevas, on pourra les employer pour devant de foyers, tapis, etc.

**Coin de feu.**

Nous avons fait dessiner ce modèle, parce qu'il nous semble devoir être particulièrement commode pour les personnes un peu âgées. Ce coin de feu est en forme de pèlerine; les manches font partie du dos, ce qui rend le vêtement très-facile à prendre et à quitter. Notre modèle est fait en drap noir côtelé; la garniture se compose d'une bordure d'astracan posée sur les coutures du dos, sur l'ouverture des poches, autour de l'encolure et au bord des manches et du coin de feu.

M. Leballeur, rue Taithout, 74, enverra ce patron aux dames qui le désireraient; la saison est trop avancée pour que nous puissions le placer sur nos planches, destinées à d'autres objets.



**DESCRIPTION DE TOILETTES.**

*Robe en pou-de-soie couleur abricot très-clair.* Une large bande d'étoffe, pareille à la jupe bordée d'un liséré groseille, est placée sur chaque côté de la jupe, en *fuyant* un peu vers le lé de côté; cette bande est retenue dans sa longueur par deux larges nœuds festonnés en soie groseille. Le corsage est à revers festonnés, ainsi que le bord des manches, en soie groseille; les manches sont, de plus, ornées d'une sorte de nœud plat à pans ronds.

*Toilette de jeune fille; robe en popeline gris très-clair.* Le bas de la jupe est bordé avec deux bandes en taffetas vert ayant, la première, 12, — la seconde, 10 centimètres de largeur; un ruban étroit en velours noir encadre ces bandes, qui garnissent aussi les manches et remontent jusqu'à l'encolure; corsage plat à boutons verts; ceinture verte.

**Figures de cotillon.**

II

Les danseurs sont désignés par le signe ♠; les danseuses par le signe ♡; le point marque la tête, et par conséquent la direction vers laquelle le visage est tourné. Les lignes ponctuées ..... marquent le chemin qui doit être parcouru par les dames; les lignes unies le chemin parcouru par les danseurs; le trèfle ♣ est masculin; le trèfle ♠ est féminin; ils indiquent le but auquel doivent arriver les danseurs dans le cours des mesures exigées pour chaque figure du cotillon, et le visage des danseurs est placé dans la direction de la pointe du trèfle. Le signe ~ représente le moment où le danseur reprend la dame



pour danser en rond ;  
— le signe ◡ marque  
l'union des mains.

DESCRIPTION DES  
FIGURES.

**Valse (mesure à 3 temps).** — Quatre paires du cotillon s'avancent au milieu du cercle pour conduire le tour ; chacun des quatre danseurs choisit deux dames, — chacune des quatre dames choisit deux danseurs.

**Préparation à la figure 1.** — On forme trois cercles de la façon suivante : les quatre dames conduisant le tour forment le cercle du milieu *a*, le visage tourné en dehors du cercle et faisant vis-à-vis aux danseurs ; les huit danseurs choisis par ces quatre dames forment le deuxième cercle *b* ; leurs visages sont tournés du côté des dames. Les quatre danseurs conduisant le tour, les huit dames qu'ils ont choisies forment le troisième cercle *c* ; leurs visages sont dirigés vers l'intérieur du cercle.

**Figure 1 (16 mesures).** — Les trois cercles dansent en même temps en ronde ; — le cercle *a* (cercle du milieu) danse huit mesures à droite, huit mesures à gauche ; — le cercle *b* (2<sup>e</sup> cercle) danse huit mesures à droite, huit mesures à gauche ; — le cercle *c* (cercle extérieur), huit mesures à gauche et huit mesures à droite.

**Figure 2 (8 mesures). Mutation des cercles.** — Chacune des dames conduisant le tour donne la main droite et la main gauche aux danseurs qu'elle a choisis, et ces quatre groupes, composés chacun d'une dame et de deux danseurs, font une demi-conversion à gauche, et forment ainsi le cercle *c* (extérieur), les visages étant tournés vers l'intérieur du cercle.

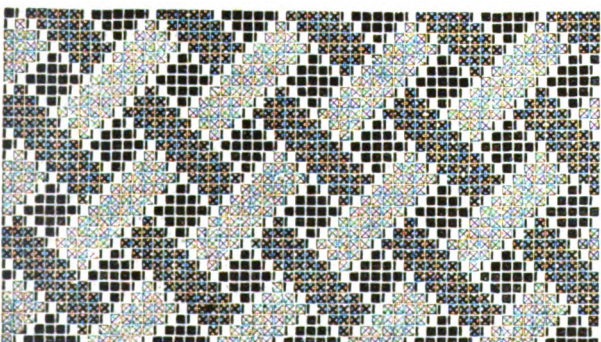
Simultanément avec les quatre dames conduisant le tour, les quatre danseurs conduisant le tour, menant chacun les deux dames qu'il a choisies vers le cercle intérieur, et faisant une demi-conversion à droite, placent les dames vis-à-vis d'eux ; les quatre danseurs forment ainsi le cercle intérieur *a*, et les huit dames forment le cercle du milieu *c*.

**Figure 3 (16 mesures). Les trois cercles (répétition de la fig. 1).** — Les trois cercles dansent simultanément en ronde ; le cercle *a* fait huit mesures à droite et huit mesures à gauche ; le cercle *b* agit comme le cercle *a* ; le cercle *c* fait huit mesures à gauche, puis huit mesures à droite.

**Figure 4 (8 mesures). En place pour la valse à deux cercles.** — Les quatre danseurs conduisant le tour donnent chacun la main gauche et la main droite aux deux dames choisies, et chacun conduit la dame qui est à sa gauche vers le cercle extérieur ; c'est-à-dire que le danseur 1 mène la dame qui est à sa gauche vers le danseur placé à droite de la dame n° 1, — le danseur n° 2 conduit la dame de gauche vers le danseur placé à droite de la dame n° 2, et ainsi de suite pour les danseurs 2 et 4. Ensuite, les quatre danseurs conduisant le tour forment, avec les dames placées à leur droite, le cercle intérieur. Les quatre dames conduisant le tour (elles se trouvent dans le cercle extérieur) se joignent aux danseurs placés à leur gauche pour former la figure suivante.

**Figure 5. Valse en deux cercles.** — Le cercle extérieur *a*, composé de huit paires, — le cercle intérieur *b*, composé de quatre paires, valsent en maintenant toujours la disposition des cercles \*.

\* Reproduction et traduction interdites.



DESSIN DE TAPISSERIE.

Explication des signes : ■ Noir. ◡ Mais en soie. ◡ Brun clair.

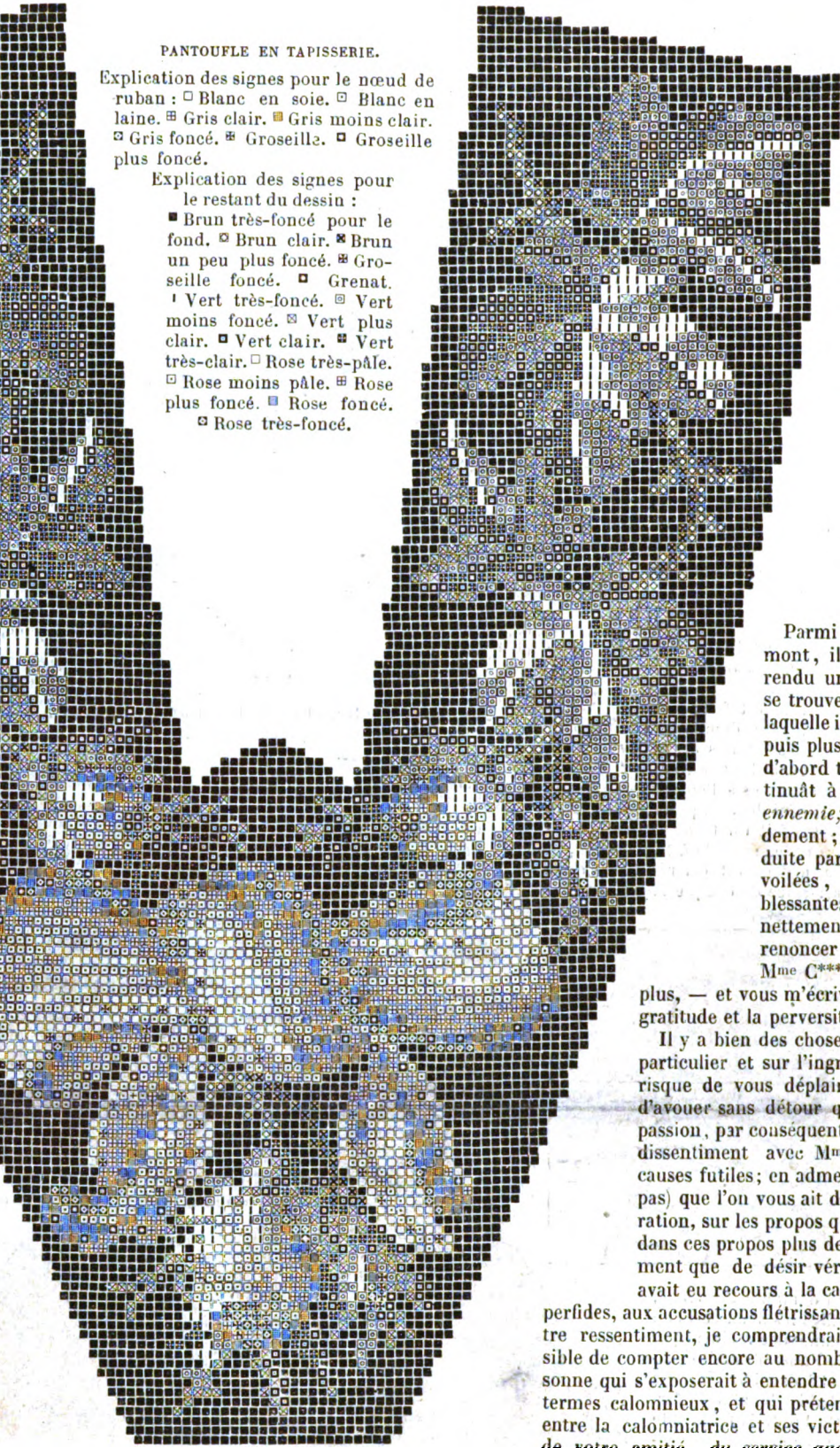
◡ brun foncé

PANTOUFLE EN TAPISSERIE.

Explication des signes pour le nœud de ruban : ◡ Blanc en soie. ◡ Blanc en laine. ◡ Gris clair. ◡ Gris moins clair. ◡ Gris foncé. ◡ Groseille. ◡ Groseille plus foncé.

Explication des signes pour le restant du dessin :

- Brun très-foncé pour le fond. ◡ Brun clair. ◡ Brun un peu plus foncé. ◡ Groseille foncé. ◡ Grenat.
- ◡ Vert très-foncé. ◡ Vert moins foncé. ◡ Vert plus clair. ◡ Vert clair. ◡ Vert très-clair. ◡ Rose très-pâle. ◡ Rose moins pâle. ◡ Rose plus foncé. ◡ Rose foncé. ◡ Rose très-foncé.



LETTRES

D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE \*.

XVI.

Je reviens à vous, ma chère Hélène, et j'espère que M<sup>lle</sup> Aline ne m'en fera pas de reproche ; je compte d'ailleurs tenir la promesse que je lui ai faite, et placer ici quelques mots à son adresse ; de plus, je lui ferai remarquer que si elle veut bien accorder un peu d'autorité à mes conseils, rien ne s'oppose à ce qu'elle prenne note, dès à présent, de quelques-uns des passages qui vous sont adressés : s'ils ne peuvent s'expliquer au présent, ils pourront servir pour l'avenir, et il ne saurait être inutile de faire à l'avance provision d'appréciations à peu près justes sur les devoirs que l'avenir nous réserve.

Vous avez eu, non pas des *chagrins*, mot que l'on prodigue aisément à votre âge, et cela, parce que l'on n'en connaît pas encore la véritable portée, mais des contrariétés de plus d'un genre ; M. de Guymont les a partagées avec vous, et vous m'en rendez compte ensemble, — avec beaucoup d'émotion. Mes chers amis, il y a un peu de vérité mêlée à beaucoup d'enfantillage dans le jugement que vous portez sur tous ces faits ; si je les envisage à un point de vue différent du vôtre, vous ne m'accuserez pas de tiédeur, j'en suis certaine, et cette conviction m'encourage à vous parler franchement.

A la suite de dissentiments regrettables, de sots propos rapportés à M<sup>me</sup> C\*\*\*, envenimés naturellement par les officieux qui se chargent de ces colportages, vous avez cessé toute relation avec cette dame ; vous m'avez déjà

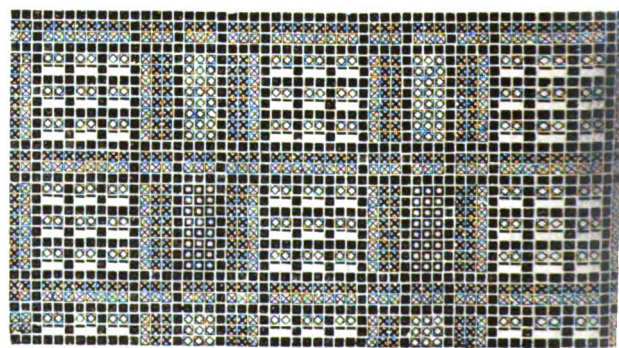
parlé de cet incident désagréable, et je vous ai répondu, si je ne me trompe, dans la lettre qui précède celle que j'ai écrite pour Aline. M<sup>me</sup> C\*\*\*, au lieu de garder sur votre rupture le silence exigé par les convenances, et qui, en tous cas, est la ligne de conduite la plus honorable, a jugé à propos de parler au contraire, de parler beaucoup trop, s'il faut en croire ceux qui vous ont rendu le mauvais office de vous répéter ces sots discours. De là, brouille déclarée, échange de paroles désagréables, enfin tout le triste cortège des dissentiments de ce genre.

Parmi les amis de M. de Guymont, il en est un auquel il a rendu un service capital, et qui se trouve lié avec M<sup>me</sup> C\*\*\*, chez laquelle il a été bien accueilli depuis plusieurs années ; vous avez d'abord trouvé mauvais qu'il continuât à se montrer chez votre ennemie ; vous l'avez reçu froidement ; vous avez blâmé sa conduite par mille allusions d'abord voilées, puis transparentes et blessantes ; enfin vous lui avez nettement posé l'alternative de renoncer à vous ou bien à M<sup>me</sup> C\*\*\* ; — vous ne le voyez

plus, — et vous m'écrivez un volume sur l'ingratitude et la perversité humaines.

Il y a bien des choses à dire sur ce cas en particulier et sur l'ingratitude en général. Au risque de vous déplaire, je dois à la vérité d'avouer sans détour que vous avez agi avec passion, par conséquent avec irréflexion. Votre dissentiment avec M<sup>me</sup> C\*\*\* avait eu des causes futiles ; en admettant (et je ne l'admets pas) que l'on vous ait dit la vérité, sans exagération, sur les propos qu'elle a tenus, il y avait dans ces propos plus de légèreté et d'emportement que de désir véritable de nuire. Si elle avait eu recours à la calomnie, aux mensonges

perfidés, aux accusations flétrissantes, je comprendrais votre ressentiment, je comprendrais qu'il vous fût impossible de compter encore au nombre de vos amis la personne qui s'exposerait à entendre parler de vous deux en termes calomnieux, et qui prétendrait rester impartiale entre la calomniatrice et ses victimes ; abstraction faite de votre amitié, du service que M. de Guymont lui avait rendu, la personne en question n'aurait pas dû apporter par sa présence une sorte d'appui moral à des accusations mensongères, et laisser supposer au monde que la balance était égale entre vous et la femme envieuse et méchante. Mais ce sentiment de délicatesse ne s'enseigne pas à ceux qui en sont dépourvus : il est inné, — et je dois dire qu'il est rare ; il est difficile, j'en conviens avec vous, d'être bien accueilli dans deux camps opposés sans faire dans chacun de ces camps des concessions qui sont au détriment du camp opposé, sans *louvoyer*, sans ménager ici ce qu'on laisse attaquer là-bas. Mais dans ce cas, même dans ce cas (et vous savez que je lui suppose une gravité qu'il n'a pas en partage), je ne saurais approuver les conditions que vous avez posées à celui dont vous me parlez, parce que je considère toute rupture dé-



DESSIN DE TAPISSERIE.

Explication des signes : ■ Noir. ◡ Vert anglais clair, ◡ même couleur, nuance moyenne, ◡ même couleur foncée. ◡ Groseille clair. ◡ Groseille plus foncé.

\* Reproduction et traduction interdites.



clarée comme l'un des plus-funestes tourments que l'on puisse se créer dans le présent et dans l'avenir. Que vous n'avez plus pour l'ami de M. de Guymont les sentiments affectueux dont vous lui avez tous deux donné des preuves, je le comprends; mais je déplore que vous ayez pris le parti violent de rompre avec lui. Les véritables amis sont rares, Hélène, et sous peine de recueillir beaucoup de déceptions, il ne faut pas s'attendre à ce que chacune des personnes que nous connaissons soit disposée à conduire l'affection jusqu'à l'héroïsme; si l'on portait cette exigence à l'excès, il faudrait se condamner à la solitude.

Remarquez que j'ai raisonné au point de vue d'une hypothèse imaginaire. Les choses n'ont pas eu la gravité que je viens de leur supposer bénévolement; des lors, votre exigence envers l'ami de M. de Guymont était injuste et même tyrannique, vu le service que votre mari lui avait rendu. Vous vous récriez! Oui, ma chère enfant, je maintiens le mot, parce que j'ai toujours trouvé que *bienfait oblige*; — car, soit dit sans jeu de mots, un bien-

fait crée des devoirs, non-seulement à l'obligé, mais encore au bienfaiteur.

L'ingratitude est un sentiment sur lequel on a beaucoup disserté à toutes les époques, et que l'on attribue à la presque totalité de la race humaine; il est bas et vil, et cependant je ne saurais accepter la triste croyance de sa généralité. Il n'est pas en notre pouvoir de prêcher une croisade contre ce sentiment odieux, mais, si je ne me trompe, il est au pouvoir de tout le monde d'en diminuer les exemples; il suffirait pour y parvenir, non d'exalter les devoirs de ceux qu'on a obligés, non de leur présenter l'ingratitude comme un vice abominable, mais de diminuer l'étendue des droits que l'on s'attribue sur ceux auxquels on a rendu un service, grand ou petit, — en un mot de rendre la reconnaissance facile, en évitant de la rendre pesante. N'est-ce point exiger un effort surhumain que de prétendre conserver la reconnaissance de ceux qu'on humilie, que l'on blesse, et de leur imposer des sacrifices de tous genres, parmi lesquels les sacrifices mo-

raux ne sont pas les moins pénibles? Considéré à ce point de vue, le bienfait n'est plus un bienfait, c'est un placement usuraire qui rapporte plus que ce que l'on peut légalement en exiger. Les réflexions que je vous soumetts en ce moment m'ont été suggérées par un grand nombre de faits qui se sont passés sous mes yeux; j'ai connu des caractères doués à la fois de délicatesse et de bienveillance, toujours prêts à rendre des services, toujours disposés à oublier qu'ils les avaient rendus; ceux-là n'ont point rencontré de déceptions, ils n'ont pas fait d'ingrats, et leur exemple me prouve que l'ingratitude n'est pas un vice inhérent à la nature humaine. Je n'ai pas la prétention de nier absolument l'existence de quelques organisations perverses, inspirées par une vanité qui leur fait détester la reconnaissance, parce qu'elle implique à leurs yeux une infériorité; — mais je soutiens que le nombre de ces caractères monstrueux est bien restreint.

La générosité nous commande de considérer dans tout service que nous rendons, non pas le résultat plus ou



COIN DE FEU DE LA MAISON CHAZOTTE, 67, RUE DE RIVOLI.

moins avantageux qu'il peut avoir, mais l'effort qu'il nous a coûté... et celui-ci est quelquefois bien léger: une démarche faite à propos, une recommandation efficace, peuvent avoir les effets les plus heureux; l'obligé, au contraire, doit apprécier surtout le résultat du service qu'on lui a rendu, et il n'y manquera pas si les rôles ne sont pas intervertis, si le bienfaiteur ne porte pas uniquement son attention sur les avantages que son intervention a procurés, s'il ne base pas sur ceux-ci des exigences pesantes, si enfin il ne s'en prévaut pas pour imposer des humiliations et des sacrifices incompatibles avec le respect que l'on se doit à soi-même. En un mot, si je ne me trompe, on servira plus efficacement la cause du bien en facilitant la manifestation des bons sentiments, qu'en s'indignant contre le mal, et, pour conclure comme j'ai commencé, je répéterai encore ici que l'ingratitude serait plus rare si l'on ne rendait pas la reconnaissance trop pesante.

J'ai fait un bien long circuit à propos de l'ami de M. de Guymont, et je vous prie tous deux de vous attribuer seulement une partie de mes réflexions, et encore en les mitigeant beaucoup. Dieu me garde de supposer que vous puissiez manquer de cette délicatesse, si naturelle aux

bons cœurs, et qui leur fait user de précautions d'autant plus nombreuses, qu'il s'agit de ménager l'amour-propre d'un *obligé*! Mais vous avez eu le tort d'oublier cette circonstance dans vos derniers rapports avec cet ami, — et vous avez exigé un sacrifice justement parce que vous aviez perdu de vue le service que vous lui aviez rendu; voilà donc un homme que vous avez placé dans la cruelle alternative d'être ingrat, ou humilié à ses propres yeux, par une concession qu'il considérait comme étant incompatible avec sa dignité... L'incident dont il s'agissait n'atteignait l'honneur de personne, — il était futile, et qui sait si cet ami, qui voyait M<sup>me</sup> C<sup>\*\*\*</sup>, n'avait pas de bonnes raisons pour juger que ses torts étaient moindres qu'on ne vous l'a fait accroire? Votre modération, votre délicatesse, contrastant avec l'emportement que l'on attribuait à cette dame, n'auraient-elles pas atteint le but que vous vous proposiez, plus sûrement que vos exigences ne l'ont pu faire? La comparaison eût été à votre avantage, et l'ami de M. de Guymont aurait été, je n'en doute pas, tout disposé à vous donner raison si vous n'aviez pas exigé qu'il donnât tort à M<sup>me</sup> C<sup>\*\*\*</sup>; qui sait même si son intervention n'eût pas calmé les ressentiments de part et d'autre, et rétabli les relations rompues? Ma supposition

n'a rien d'in vraisemblable, rien que vous puissiez repousser, puisqu'il n'y a eu dans les causes de ce débat rien qui touche à l'honneur. Cette conduite prudente et raisonnable vous aurait permis de garder tout au moins une connaissance qui était agréable à votre mari;... vous avez fait de cet ami un ingrat qui a blessé vos cœurs; vous avez converti sa neutralité en hostilité, et vous avez envoyé un allié à M<sup>me</sup> C<sup>\*\*\*</sup>.

Le second point de votre lettre me semble aussi empreint d'une exagération qui est la compagne inséparable de la jeunesse; il est difficile, il est délicat de répondre au sujet qu'il traite, et surtout de vous désigner une ligne de conduite qui doit nécessairement se modifier selon les circonstances; en général, ma chère enfant, il faut se garder d'attribuer une importance quelconque aux compliments plus ou moins directs, plus ou moins bien tournés qui pourront vous être adressés par les hommes que vous rencontrerez; accueillez ces compliments avec enjouement; considérez-les comme étant uniquement une marque de courtoisie, et vous serez bientôt préservée d'entendre des fadeurs auxquelles vous faites trop d'honneur en vous en montrant indignée. Si quelque individu dépourvu de tact vous embarrassait en insistant sur vos

perfections et vos grâces, vous avez pour vous défendre la plaisanterie, qui est la meilleure de toutes les armes défensives; surtout ne prenez jamais ces paroles au sérieux, n'en témoignez pas un déplaisir qui paraîtrait exagéré, et par conséquent joué, et souvenez-vous toujours que l'honnêteté n'a jamais besoin d'appeler l'indignation à son aide : il lui suffit de se montrer telle qu'elle est, sans affectation, sans exagération, pour obliger tous ceux qui l'entourent à se modifier en se soumettant aux lois qu'elle impose, ou bien à s'éloigner si cet effort leur semble trop difficile. On peut être exposée à rencontrer des hommes mal élevés dont le langage serait parfois inconvenant : je vous conseille alors la plus complète impassibilité, et si cette première leçon ne suffisait pas, vous pourriez mettre dans vos rapports avec eux une nuance de mécontentement et de froideur qui suffirait, je vous le garantis, pour prévenir le retour des paroles qui vous auraient déplu. Une femme peut et doit toujours se faire respecter, et j'ajouterai qu'elle y parviendra sûrement si elle veut agir en toute occasion avec une dignité simple, avec une gaieté naturelle et convenable, avec une loyauté parfaite; — et je ne tiens pas pour *loyales* les femmes qui essayent d'attirer l'attention par des airs maniérés, par des manœuvres de coquetterie, et qui pensent racheter tous ces petits péchés par l'indignation qu'elles manifestent lorsqu'ils ont porté leurs fruits.

Je ne veux pas négliger de répondre aux questions qu'Aline me soumet en son nom, et même au vôtre, ajoutez-elle; il s'agit de toutes *petites choses*, me dit-elle; mais elle tient à mon avis. Mes chers enfants, il est bien difficile de vous indiquer des nuances qui, le plus souvent, se trouvent modifiées par mille petites circonstances imprévues; — je vais cependant essayer de vous satisfaire. On sert quelquefois le thé dans la salle à manger, et les tasses sont rangées autour du plateau qui supporte la bouilloire, la théière, le sucrier, le bol dans lequel on rejette l'eau chaude que l'on a passée dans la tasse lorsqu'il s'agit de préparer une deuxième tasse de thé pour la même personne; le plateau est placé à l'un des bouts de la table, et c'est là que la maîtresse de la maison doit s'asseoir. Les places des dames qui s'asseyent autour de la table sont marquées par une petite serviette à thé, posée sur la nappe, et par une assiette de dessert assez nécessaire pour les gâteaux fondants et sucrés que l'on sert avec le thé, sans préjudice des brioches et des gâteaux secs. Tous ces gâteaux découpés sont placés avec symétrie autour de la table; le ou la domestique se tient près de la maîtresse de la maison avec un petit plateau sur lequel on pose successivement les tasses que l'on porte à destination; on s'offre mutuellement les gâteaux que l'on a à sa portée, ainsi que les sucriers et les pots de crème qui font le tour de la table.

Quelquefois la distribution des appartements que l'on occupe interdit ce mode de service; le thé est alors porté dans le salon occupé par la réunion; la distribution est à peu près semblable à celle que je viens de vous décrire; le domestique porte sur un plateau les tasses de thé préparées par la maîtresse de la maison et accompagnées du sucrier et de la crème; une jeune parente, comme vous, par exemple, ma chère Aline, offre les gâteaux en se faisant aider par une amie, par un parent, ou par un ami de la maison; il vaut mieux partager cette tâche entre plusieurs personnes que de vouloir la remplir seule, — car il faut éviter les retards, les oublis et les petites maladroites qui sont la conséquence inévitable d'un trop grand nombre de soins de ce genre. Si la réunion est un peu nombreuse, et par conséquent moins intime, le premier mode de service me semble devoir être plus commode; rien ne s'oppose cependant à ce que l'on serve le thé au salon, même lorsque l'on a un grand nombre d'invités. Le café est toujours servi au salon, après le dîner; la maîtresse de la maison le prépare; le domestique ou la femme de chambre porte les tasses sur un plateau à chacun des convives en l'offrant d'abord à la femme la plus âgée, à moins que celle-ci ne soit une proche parente de la maîtresse de la maison; dans ce cas, on commence par la femme la plus étrangère. Toutes ces nuances ne doivent pas cependant être trop marquées, et il faut éviter surtout de passer une personne pour aller en servir une autre qui est plus considérable. On a trop oublié de notre temps l'un des principes qui régissaient la bonne compagnie française; une convention tacite établissait autrefois la plus parfaite égalité entre les hôtes d'une maison du moment où ils étaient admis dans le même salon; la différence d'âge réglait seule le degré d'empressement, de considération, de respect que l'on marquait à ses invités. Aujourd'hui..... j'éprouve quelque confusion à le constater..... aujourd'hui il est des maisons où maîtres et valets s'empressent d'entourer de soins *exclusifs* — les personnes les plus riches de la réunion, et j'ai même vu des domestiques mal dressés ou bien obéissants aux volontés de leur maître, qui servaient les hommes les plus *chamarrés* et les plus *considérables* à leurs yeux, avant de servir quelques femmes dont la fortune et la position étaient modestes. Je recommande à Aline de veiller soigneusement sur ces détails, et de ne pas même oublier (ainsi que je l'ai vu faire chez des jeunes filles hautaines et sèches de cœur) de faire servir les rafraîchissements que l'on offre aux invités à ces *pianistes de*

*salon* qui la feront danser cet hiver chez vous. Ma chère Hélène, quand vous recevrez vos invités, vous ne vous lèverez pas pour saluer un jeune homme, ni même un homme âgé, à moins que vous ne vouliez lui indiquer une place; vos invités, s'ils sont nombreux, se garderont bien de vous embarrasser de leurs salutations d'adieu, et se retireront sans s'approcher de vous.

Je ne veux pas encore vous quitter sans vous engager à éviter un travers qui me semble condamnable : il y a beaucoup de femmes à Paris qui mettent au nombre de leurs plaisirs les visites dans les différents magasins; elles s'y rendent sans avoir l'intention de faire aucune emplette, font déplier toutes les étoffes, essayer tous les manteaux, et se retirent sans rien acheter, après avoir imposé un travail fatigant et stérile; ce procédé est absolument dépourvu de délicatesse; le temps est un capital pour tout le monde, et surtout pour les négociants; on n'est certainement pas obligé d'acheter un objet qui ne convient pas, mais toute personne réellement consciencieuse évitera de causer un préjudice quelconque; elle s'interdira ces explorations frivoles, et visitera les magasins seulement lorsqu'elle aura l'intention d'y faire une emplette, et lorsqu'elle sera à peu près fixée sur le choix de l'objet qu'elle désire.

A bientôt, ma chère enfant.

EMMELINE RAYMOND.

### CHRONIQUE DU MOIS.

Quelqu'un s'est-il jamais avisé de réfléchir sur les conséquences fâcheuses qui résulteraient d'une succession non interrompue de beaux jours? Le printemps est la saison favorite des poètes; ils l'ont chantée, appelée, désirée, célébrée, sous tous les climats et à toutes les époques; cependant, si cette saison durait toute l'année au lieu de durer trois mois, ou même de ne point apparaître du tout, la société, et par conséquent toutes les industries qui vivent de ses besoins, de ses goûts et de son luxe, disparaîtraient forcément; les métiers de Lyon s'arrêteraient : à quoi bon, en effet, les soieries merveilleuses, les velours splendides, si le printemps était éternel? On s'habillerait toujours de mousseline imprimée, de tissus légers et printaniers; que deviendraient les fleuristes, si les jardins étaient toujours garnis de fleurs? à quoi serviraient les lustres étincelants, si le soleil était toujours radieux? Les innombrables machines à vapeur, occupées sur toute la surface de la terre à préparer le luxe de l'humanité, seraient frappées d'immobilité; les travaux artistiques, privés de l'exhibition permanente qu'ils trouvent dans tout grand centre de population, n'auraient plus de raison d'être. Enfin, l'aiguille féminine, ce pauvre petit outil, si frêle et si infatigable, sur lequel repose l'existence de tant de femmes, et par conséquent de tant de familles, chômerait à tout jamais, et la somme des maux que causerait à l'humanité la persistance des beaux jours deviendrait incalculable. L'industrie n'a pas d'autre moteur, d'autre but que celui de travailler pendant toute l'année à *refaire* autour de l'humanité la température tiède de la belle saison; elle remplace les rayons du soleil par l'éclat des lumières; elle file la laine et la soie pour préserver du contact de la bise aigre et violente; elle tapisse les appartements pour assourdir le bruit des rafales; elle fabrique des fleurs qui seraient les rivales de celles que nous donne la nature, si on pouvait leur communiquer la vie, afin de faire prendre en patience les saisons qui sont déshéritées de cette parure de la création; enfin le luxe, à tous ses degrés, dans tous ses raffinements, a pour mobile, non pas seulement le désir et le besoin de briller, mais bien la nécessité de faire oublier ces tristes temps pluvieux et brumeux, ces interminables soirées, ces nuits plus longues que les jours. En un mot, la Providence a pris ses mesures pour faire servir le mal au bien, et pour *extraire* celui-ci des circonstances mêmes qui lui semblent le plus opposées.

Ces réflexions ont été suggérées par le beau mois de décembre que nous venons de traverser; les journées étaient si riannes que nul ne s'était pressé de regagner ses quartiers d'hiver. Comment croire à l'hiver, en effet, quand les almanachs seuls l'indiquaient? et les almanachs ont une réputation si douteuse, quant à la véracité! Les pelouses étaient si belles et si vertes, les chrysanthèmes ornaient les jardins de fleurs si nombreuses, la température était si tiède, que les oiseaux, qui n'ont point d'almanachs pour leur enseigner les changements de saison, gazouillaient de toutes leurs forces, surpris seulement de trouver les arbres dépouillés; et Paris ne se repeuplait pas..... et les riches, ceux pour qui l'industrie travaille depuis un an, faisaient défaut.... Les marchands, attristés, comparaient la solitude de leurs magasins avec l'engorgement des boulevards remplis par une foule de promeneurs, joyeux, insouciant, qui semblaient narguer les approvisionnements faits en vue d'une mauvaise saison. Comme l'on reconnaissait sur les fronts soucieux des premiers la nécessité des rigueurs de l'hiver et les bienfaits innombrables qui sont la conséquence de cette saison inclemente! Comme l'on comprenait que les peines et les difficultés de la vie sont indispensables à la vie!

Cependant, comme on ne renonce pas d'un seul coup à des habitudes prises de longue date; comme on ne saurait s'accoutumer immédiatement à régler son existence sur cette chose si essentiellement mobile que l'on appelle *le temps*, beaucoup de Parisiens sont revenus à Paris; mais ils agissent encore comme s'ils n'y étaient pas : point de bals, peu ou point de soirées ou de dîners; le spectacle fait tous les frais des plaisirs de la grande ville, et les caissiers des théâtres ne se livrent pas aux réflexions poignantes qui sont placées en tête de ces lignes; toutes les salles de spectacle sont envahies par un public, sinon idolâtre, du moins nombreux; et, ainsi qu'on me le disait récemment, il faut beaucoup de protections pour parvenir à acheter sa place dans un théâtre quelconque.

Le succès de la pièce de M. Sardou, *Nos Intimes*, jouée au Vaudeville, a été si spontané, si complet, que l'on devait s'attendre à la réaction qui se manifeste en ce moment. Il y avait longtemps que l'on n'avait assisté à un semblable entraînement : le public n'applaudissait plus, il trépidait. A la fin de la première représentation, les acteurs et les actrices, l'auteur et le directeur s'embrassaient avec transport, et peu s'en est fallu que le public ne se mit de la partie. Rappelé à grands cris, M. Sardou s'évanouissait dans la coulisse; et depuis ce moment la pièce, bien que diversement appréciée, n'a point cessé de faire salle comble.

Je n'entreprendrai point de raconter le sujet de cette comédie; elle n'est point du nombre de celles qu'une mère permet à sa fille; mais je puis dire qu'elle contient les qualités que l'on remarque dans les œuvres de M. Sardou : de l'esprit, beaucoup d'esprit, et encore de l'esprit. Seulement, quand on a réussi à se soustraire à l'éblouissement causé par la tournure rapide et heureuse de scènes bien amenées et conduites à bonne fin, quand on s'est affranchi de la contagion de l'enthousiasme, de cette influence vague, et positive cependant, qu'exerce toujours une masse considérable d'individus unanime à éprouver et à exprimer un même sentiment; quand on analyse enfin ses impressions, on est un peu surpris de les trouver en désaccord avec l'effet produit.

Cette pièce si gaie, ces situations si comiques, ces mots si plaisants, ce dénoûment heureux, ne laissent au spectateur, dès qu'il a le loisir de s'interroger, qu'une impression de tristesse et de regret. Dans tous ces personnages, il n'y a pas un seul caractère franchement honorable : les intimes sont tous d'abominables coquins; le mari porte la bonhomie si loin qu'elle atteint la naïveté, et qu'il devient impossible de s'intéresser à lui; le médecin même, qui devine tout, et qui intervient toujours à propos pour préserver le bonheur du mari, est loin d'être un personnage désintéressé; son dévouement a pour mobile le désir d'épouser la fille du maître de la maison : tout cela peut être vrai, mais d'une vérité particulière, et non pas, Dieu merci! d'une vérité générale. En un mot, il y a beaucoup de *traits* dans cette pièce; mais il y manque ce personnage *vertueux* et classique qui repose de tous les mauvais sentiments et de toutes les mauvaises actions des autres personnages. Si l'on a changé tout cela, si l'on cherche, si l'on trouve la vérité seulement dans l'analyse minutieuse de quelques caractères ridicules ou odieux; si l'exactitude avec laquelle on reproduit leurs vilains traits est considérée comme le but suprême de tous les efforts, on redemandera à grands cris la fiction telle qu'on la trouve dans les naïfs mélodrames des théâtres du boulevard, et l'on réclamera la punition des traîtres et le triomphe de la vertu persécutée; la lutte du bien et du mal fournit toujours quelques maximes qui, si elles ne sont pas neuves, sont du moins consolantes.

L'Opéra-Comique multiplie les premières représentations, sans parvenir à rencontrer un succès incontestable. L'opéra de M. Lefebure-Wély, *les Recruteurs*, contient beaucoup de jolies choses, sans réussir cependant à captiver l'attention; peut-être la faute en est-elle au poème, qui, reproduisant les données invariables sur lesquelles reposent tant d'opéras-comiques, n'a pu offrir au compositeur l'occasion de déployer des inspirations originales. Le sujet des *Recruteurs* est dû à la fusion du *Bijou perdu* et du *Postillon de Lonjumeau*, qui avaient du reste de nombreux points de ressemblance : ce sont toujours des villageois dont le bonheur est troublé par l'ambition, par le désir de briller dans la grande ville; toujours des sergents recruteurs qui profitent du dépit ou de la vanité de ces innocents villageois pour leur faire signer des engagements en vertu desquels ils sont soumis aux rigueurs des lois militaires. La pièce est heureusement animée par le charmant talent de M. Sainte-Foy; son jeu est si naturel, si ingénieux et si fin, qu'il renverse toutes les proportions que le compositeur donne à son œuvre, et qu'il place sur le premier plan le personnage secondaire qu'on lui confie.

Le Théâtre-Français n'a pas encore représenté sa grande pièce annuelle; il vit sur le *Duc Job*, que l'on joue au moins trois fois par semaine, et sur une pièce d'Alfred de Musset que l'on n'avait pas encore accommodée pour le théâtre; M. Paul de Musset s'est chargé de ce soin, et s'en est acquitté religieusement. *On ne badine*



pas avec l'amour, tel est le titre de cette œuvre gracieuse et vraie, quoiqu'elle se passe dans un monde de convention, dans les régions de la fantaisie, presque sur les limites de l'in vraisemblance; mais, s'il est impossible d'assigner une patrie et une date au seigneur Perdican et au drame qui se joue autour de lui, comme on reconnaît les sentiments qui animent tous ces personnages! comme l'analyse en est exacte et la ressemblance frappante, malgré la finesse et la ténuité des détails! Alfred de Musset fut le plus poète d'entre les poètes, et ses œuvres survivront à bien des rimes pompeuses et sonores, mais dépourvues de ce sentiment vrai qui donne seul la vie aux œuvres poétiques, la vie pour les contemporains et pour la postérité.

Il est tout à fait superflu d'ajouter que cette pièce est jouée au Théâtre-Français avec une rare élégance, avec une délicatesse qui ne dégénère jamais en subtilité. M<sup>lle</sup> Favart a créé le rôle de Camille avec une supériorité qui est au-dessus de tout éloge. Elle rend avec une mesure toujours exacte les sentiments les plus opposés; elle est tour à tour insensible et passionnée, impitoyable et tendre, en donnant toujours la note vraie, en communiquant à toutes les situations ce caractère de suprême distinction qui réside en elle, qui fait partie intégrante de ses facultés dramatiques.

Le Théâtre-Italien ne passera plus que cet hiver, dit-on, dans la salle Ventadour; il ira, dit-on, remplacer le Grand-Opéra dans la salle de la rue Le Peletier, ou bien M. Calzado, son directeur, fera, dit-on, construire une salle de spectacle dans les régions du boulevard Malesherbes. Il veut être propriétaire de son théâtre, et se propose de suivre à la lettre les conseils donnés par les propriétaires farouches qui joignent l'ironie à la persécution, et qui engagent leurs locataires à devenir propriétaires pour échapper au danger permanent de l'augmentation. La seconde combinaison paraît préférable à la première, dans l'intérêt même du Théâtre-Italien; si on l'installait dans une grande salle telle que celle de la rue Le Peletier, ce théâtre dévierait de son principe; il ne serait plus un salon élégant, où l'on rencontre les personnes que l'on connaît, où les places sont assez rapprochées pour que l'orchestre puisse saluer les loges; on ne pourrait plus s'y montrer en grande toilette, les épaules découvertes, les bras nus.... Disons tout de suite que la mode actuelle autorise des combinaisons étranges: en ce moment, la tête est la seule partie de leur personne que les femmes habillent; on porte des casques de fleurs, mais on ne porte plus de manches, et presque plus de corsages; cela est laid comme l'antique, gênant et inconvenant pour ceux qui voient ces costumes, comme pour celles qui les

revêtent, si tant est que l'on puisse appliquer ce terme à ce qui est en réalité l'absence de costume.

M<sup>me</sup> Alboni, lasse d'entendre vanter sa voix incomparable aux dépens de son talent dramatique, a voulu prouver qu'elle savait être comédienne habile; elle a joué et chanté le rôle d'Anna Bolena avec noblesse et passion, et les transports du public ont récompensé les efforts de l'artiste. M. Badioli, dans le rôle d'Henri VIII, a un peu dérangé les impressions de l'assistance; on ne frémissait pas beaucoup et l'on riait un peu, parce qu'il semblait s'être inspiré des dessins consacrés par M. Doré à l'illustration des contes de Perrault; il lançait à l'infortunée Anna Bolena des regards furibonds, semblables en tout à ceux que Barbe-Bleue devait adresser à sa femme.

Les fêtes que l'on annonçait au palais des Tuileries sont retardées par le deuil de la cour d'Angleterre; si le malheur qui vient de frapper inopinément la reine Victoria n'est pas du nombre de ces graves événements politiques qui changent la face du monde, il n'est personne qui n'ait éprouvé un sentiment de chagrin et de regret en voyant cette royale famille frappée par une perte si prématurée. Le prince Albert a été emporté par une maladie de quelques jours à peine. Il était cousin de la reine Victoria, dont la mère appartenait à la famille ducal de Saxe-Cobourg; il meurt à quarante-deux ans, en laissant la renommée d'un prince sage, instruit, amateur et protecteur éclairé des arts. La douleur de Sa Majesté la reine Victoria n'est point de celles qui peuvent être consolées; elle a perdu le compagnon de sa vie, le conseiller dont les avis l'ont guidée dans maintes circonstances difficiles, l'époux qu'elle a tant aimé; — son pays, reconnaissant de ce doux règne, selon le terme employé en Angleterre pour caractériser le gouvernement de la reine Victoria, s'associe avec élan à sa douleur, et le deuil même extérieur sera universel.

La nécrologie du mois dernier mentionne une autre perte fort regrettable: un artiste éminent, un compositeur très connu et apprécié en Allemagne à sa juste valeur, et qui avait bien voulu nous faire l'amitié de donner à notre journal quelques romances inédites dont nos lectrices ont sans doute gardé le souvenir, M. Henri Marschner, est mort subitement à Hanovre. Émule et compagnon de l'illustre Weber, il avait obtenu une célébrité qui ne le cédait en rien à celle de l'auteur du Freyschütz; il n'est point d'opéras qui aient eu un succès plus brillant et plus universel que le Vampire et le Templier et la Juive de Marschner. Paris l'avait attiré, et il espérait réussir à y faire entendre ses compositions; il y avait passé l'hiver dernier, et avait trouvé près de Rossini, entre autres, des encouragements affectueux. Il comptait

revenir ici cet hiver, afin d'y poursuivre son projet favori; il comptait parvenir enfin à faire représenter l'un de ses opéras sur la scène française... Il est mort frappé par une attaque d'apoplexie foudroyante... mort sans avoir atteint le but suprême vers lequel tous ses efforts étaient dirigés. Les hommes s'agitent.... la mort les mène. E. R.



A Paris comme à Tolède  
Je fais le bien et le mal;  
On calcule avec mon aide  
Le système décimal.

Sans oreilles pour entendre,  
A coup sûr je n'y vois pas;  
Pourtant nul ne peut prétendre  
Mieux que moi guider vos pas.

Que l'on vende ou qu'on achète,  
J'acquiesce et reçois le prix;  
Je cache et décache  
Bien des lettres dans Paris.

Aux hommes je fais la barbe;  
Je marche pour un soufflet;  
J'administre la rhubarbe;  
Je tire le pistolet.

J'ai construit plus d'une digue;  
J'ai creusé plus d'un canal;  
Je sème l'or du prodige;  
J'imprime votre journal.

Je dirige la charrue;  
Je porte le mousqueton;  
Je sais pêcher la morue  
Et tondre le blanc mouton.

Je sais broder, coudre, écrire,  
Et cultiver le melon,  
Tenir une poêle à frire  
Et jouer du violon.

Reproduction interdite.

FIGURES POUR LE COTILLON. — VALSE.

<p><b>Préparation pour la fig. 1.</b></p>	<p><b>Fig. 1.</b> 16 mesures.</p> <p>Les trois cercles.</p>	<p><b>Fig. 2.</b> 8 mesures.</p> <p>Mutation des cercles.</p>	
<p><b>Préparation pour la fig. 3.</b></p>	<p><b>Fig. 3.</b> 16 mesures.</p> <p>Les trois cercles. (Répétition de la fig. 1.)</p>	<p><b>Fig. 4.</b> 8 mesures.</p> <p>En place pour la valse en deux cercles.</p>	<p><b>Fig. 5.</b></p> <p>Valse en deux cercles.</p>